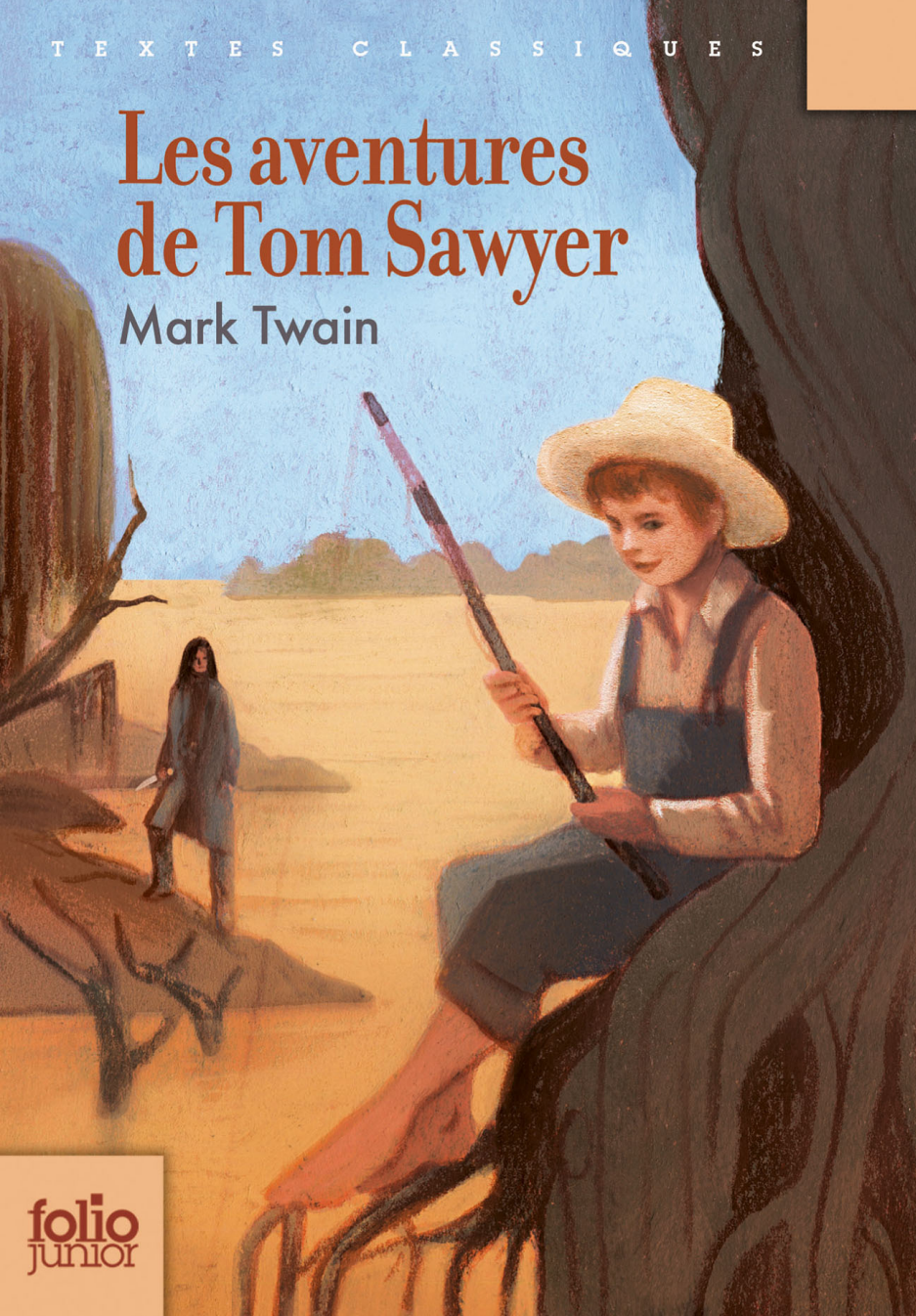


T E X T E S C L A S S I Q U E S

Les aventures de Tom Sawyer

Mark Twain



folio
junior

folio
junior
TEXTES CLASSIQUES

Mark Twain

Les aventures de Tom Sawyer

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François de Gail

Notes et Carnet de lecture
par Philippe Delpeuch

GALLIMARD JEUNESSE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Pour en savoir plus :
www.cercle-enseignement.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2017,
pour les notes et le Carnet de lecture

Couverture : Régis Lejonc

Préface

La plupart des aventures relatées dans ce livre sont vécues; une ou deux me sont personnelles, les autres sont arrivées à mes camarades d'école. Huck Finn est décrit d'après nature; Tom Sawyer aussi; les traits de ce dernier personnage sont toutefois empruntés à trois garçons de ma connaissance: il appartient par conséquent à ce que les architectes nomment l'ordre composite.

Les superstitions plus ou moins bizarres dont il est question ici étaient fréquemment en honneur chez les enfants comme chez les esclaves de l'Ouest, à l'époque de ce récit, c'est-à-dire il y a trente ou quarante ans.

Bien que ce livre ait surtout pour but de divertir jeunes gens et jeunes filles, j'espère qu'il n'en sera pas moins apprécié par les grandes personnes, auxquelles je me suis également proposé de remémorer pour leur agrément l'ambiance dans laquelle elles ont vécu, leurs sentiments, leur mentalité d'alors, et les entreprises parfois étranges auxquelles elles ont pu se trouver mêlées.

Hartford, 1876

1

Jeux et combats

– Tom !

Pas de réponse.

– Tom !

– Où est-il encore passé ? Voyons, Tom !

Pas de réponse.

La vieille dame abaissa ses lunettes et, regardant par-dessus, elle inspecta la pièce ; puis elle releva ses lunettes sur son front et recommença le même manège en regardant par-dessous. Il lui arrivait rarement – il ne lui arrivait même jamais – de regarder à *travers* ses lunettes quand elle s'adressait à un être d'aussi peu d'importance qu'un jeune garçon. Les lunettes étaient pour elle un ornement dont elle tirait vanité plutôt qu'un objet d'utilité courante ; en fait, si la monture lui inspirait un orgueil légitime, les verres ne lui rendaient guère plus de services que si elle eût regardé à travers deux couvercles de casserole. Pendant un moment elle parut perplexe ; enfin, sans colère, mais à voix suffisamment haute pour être entendue des meubles, elle dit :

– Si jamais je te mets la main dessus, je...

Sa phrase resta inachevée. Tout en parlant elle s'était penchée en avant et envoyait de grands coups de balai sous le lit. Entre deux séries de coups il lui fallait reprendre haleine. Tout cela pour ne déranger que le chat.

– Je n'ai jamais vu un galopin pareil !

Elle se dirigea vers la porte ouverte. Du seuil elle examina les tiges de tomate et les mauvaises herbes qui constituaient le plus bel ornement de son jardin. De Tom, pas l'ombre. Élevant la voix de façon à se faire entendre à distance, elle héla :

– Ho ! ho ! Tom !

Tout près d'elle, elle perçut un léger bruit. Elle se retourna juste à temps pour attraper par les basques de sa veste un jeune garnement qu'elle arrêta dans sa fuite.

– Évidemment ! j'aurais dû penser à ce placard. Qu'est-ce que tu as encore été faire là-dedans ?

– Rien, tante.

– Rien ? Regarde tes mains, regarde ta bouche. Avec quoi t'es-tu barbouillé comme ça ?

– Je ne sais pas, tante.

– Moi, je le sais ; je vais te le dire. C'est avec de la confiture. Voilà trente-six fois que je te dis que si tu touches à la confiture, tu auras affaire à moi. Passe-moi cette baguette.

Aux mains de la tante, la baguette décrivit dans l'air des cercles menaçants. La situation devenait intenable.

– Oh, ma tante ! Regardez... regardez derrière vous !

La vieille dame fit brusquement volte-face ; en un geste instinctif de protection elle serra ses jupes. Mettant à profit cette diversion, le gamin s'échappa, escadala la haute clôture en planches et disparut de l'autre côté.

La tante Polly resta un moment tout interloquée, puis elle prit le parti de rire de l'incident.

« Diable de gosse ! et toujours je m'y laisse prendre ! Comme s'il ne m'avait pas joué assez de tours pour que je m'attende à tout de sa part ! Mais les vieux fous sont les plus fous. Vieux chien n'apprend plus rien, comme on dit. Il ne joue jamais le même tour deux fois de suite ; avec lui on ne sait jamais ce qui va arriver ; on dirait qu'il sait jusqu'où il peut aller sans que je me mette en colère et que, s'il détourne mon attention, s'il me fait rire, c'est fini, je suis désarmée. Dieu me pardonne, je ne remplis pas mon devoir vis-à-vis de cet enfant. Qui aime bien châtie bien, la Bible a raison. J'ai tort d'être indulgente, cela ne lui rend pas service, bien sûr ! Mais après tout, il n'en est pas moins le fils de ma chère sœur qui n'est plus, la pauvre, et je n'ai pas le courage de le corriger. Quand je lui pardonne, ma conscience me fait des reproches ; et quand je le punis, c'est mon cœur qui n'est pas content. L'homme né de la femme ne vivra pas longtemps et il aura beaucoup d'ennuis ; c'est l'Écriture qui le dit et il faut croire que c'est vrai. Il fera sûrement l'école buissonnière cet après-midi et il faudra, pour le punir, que je le fasse travailler demain. C'est dur de le faire travailler le samedi quand tous ses

camarades sont en congé ; mais ce qu'il déteste par-dessus tout c'est le travail, et il faut que j'accomplisse mon devoir vis-à-vis de lui sinon c'est un très mauvais service que je lui rends. »

Tom fit l'école buissonnière et il s'amusa beaucoup. Il rentra juste à temps pour aider Jim, le négrillon, à scier le bois et à fendre le petit bois du lendemain avant le dîner... c'est-à-dire juste à temps pour raconter à Jim l'emploi de sa journée, pendant que Jim abattait les trois quarts de la besogne. Quant à Sid, le frère ou plutôt le demi-frère cadet de Tom, il s'acquitta de sa tâche qui consistait à ramasser les éclats. C'était un garçon tranquille et qui ne cherchait pas aventure.

Pendant que, tout en dînant, Tom profitait de chaque occasion qui s'offrait de subtiliser un morceau de sucre, la tante Polly lui posa nombre de questions insidieuses qui, sans en avoir l'air, devaient lui extorquer de dangereuses révélations. Comme beaucoup d'âmes simples, elle s'imaginait naïvement avoir des dons de diplomate, et elle se plaisait à considérer ses ruses les plus cousues de fil blanc comme les chefs-d'œuvre d'une astuce raffinée.

– Tom... il faisait chaud à l'école, dis-moi ?

– Oui.

– Très chaud ?

– O-oui.

– Cela ne t'a pas donné envie d'aller te baigner ?

Cette dernière question éveilla les soupçons de Tom ; pressentant le danger, il scruta le visage de sa tante mais n'y découvrit rien de suspect. Il répondit :

– Non, enfin... pas tellement.

La vieille dame étendit la main pour tâter la chemise de Tom ; puis elle dit :

– Mais tu n’as pas trop chaud maintenant en tout cas.

Elle était très fière d’avoir constaté que la chemise de Tom était sèche sans que personne eût pu comprendre que c’était là l’objet de ses recherches. Malgré cela Tom vit où elle voulait en venir. Pour parer une nouvelle attaque, il la devança :

– Nous nous sommes pompé de l’eau sur la tête ; j’ai les cheveux encore tout mouillés. Tiens, regarde.

La tante Polly, bien obligée de s’avouer que ce détail lui avait échappé, en fut humiliée ; elle avait perdu un point. Mais elle eut une autre idée.

– Tom, pour qu’on te pompe sur la tête, tu n’as pas dû avoir besoin d’enlever le col de ta chemise là où je l’ai cousu, dis-moi ? Déboutonne ta veste.

Le visage de Tom se rasséréna¹. Il déboutonna sa veste. Le col était bel et bien cousu à la chemise.

– Ça va. Je m’étais figuré que tu avais fait l’école buissonnière et que tu avais été prendre un bain. Mais je te pardonne, Tom. Tu es comme le chat de la fable, moins mauvais que tu n’en as l’air. Va pour cette fois.

Elle était à moitié vexée que sa sagacité² ait été prise en défaut, et à moitié contente de voir que pour une fois Tom s’était amendé³.

Par malheur Sidney intervint.

1. Se rasséréna : redevint calme.

2. Sagacité : finesse, clairvoyance.

3. Amendé : corrigé, amélioré.

– Mais, ma tante, vous lui aviez cousu son col avec du fil blanc, et maintenant il est cousu avec du fil noir.

– Oui, bien sûr, j’avais pris du fil blanc. Tom !

Tom s’était esquivé sans demander son reste. Arrivé à la porte, il se retourna :

– Sid, tu me paieras ça.

Une fois en sûreté, Tom retourna les revers de sa veste sous lesquels étaient piquées deux grandes aiguilles, lune garnie de fil blanc, l’autre de fil noir.

– Sans cet animal de Sid elle n’aurait jamais vu le truc. Et puis zut ! tantôt elle se sert de fil blanc, tantôt elle prend du fil noir. Il n’y a pas moyen de s’y reconnaître. Pourquoi ne fait-elle pas toujours la même chose ? Mais Sid ne perdra rien pour attendre. Qu’est-ce que je vais lui passer !

Tom n’était pas l’enfant modèle du village. Il savait très bien qui était l’enfant modèle et il le détestait.

Au bout de deux minutes à peine, il avait oublié toutes ses mésaventures. Non qu’il attachât à ses soucis moins d’importance qu’un homme n’en attache aux siens, mais parce qu’un intérêt nouveau, un intérêt puissant les éclipsait et les lui faisait momentanément oublier ; ainsi un homme, absorbé par une entreprise nouvelle, perd conscience de ses ennuis anciens. Cet intérêt de fraîche date consistait en une nouvelle façon de siffler, qu’un nègre¹ venait de lui apprendre ; il en

1. Nègre : le mot n’est pas toujours utilisé de façon péjorative ou insultante au XIX^e siècle. Il est cependant fortement associé à l’esclavagisme, encore très présent dans les États du Sud comme le Missouri, à l’époque de l’enfance de Tom Sawyer (aux alentours de 1840).

faisait grand cas et il était impatient de s'y exercer sans être dérangé. C'était une espèce de gazouillement d'oiseau, une sorte de roulade imitative, obtenue pendant le sifflement par des contacts de la langue sur le palais à intervalles rapprochés ; tout lecteur qui se rappelle avoir été jeune saura ce que je veux dire. Tom y mettait tant d'application qu'il ne tarda pas à acquérir une véritable maîtrise en la matière ; et bientôt il parcourait les rues, des flots d'harmonie plein la bouche et de la gratitude plein le cœur. Son état d'esprit ressemblait à celui d'un astronome qui viendrait de découvrir une nouvelle planète. Que dis-je ? Il lui aurait rendu des points.

Les soirées d'été sont longues ; la nuit ne tombait pas encore. Tout à coup Tom cessa de gazouiller. Un étranger, un garçon tant soit peu plus grand que lui, venait à sa rencontre. Dans les rues du pauvre et paisible petit village de Saint Petersburg¹, un nouveau venu de l'un ou de l'autre sexe, quel que soit son âge, faisait sensation. Et ce jeune garçon était bien habillé. Bien habillé un jour de semaine ! À lui seul ce fait constituait déjà une rareté. Son chapeau était à la dernière mode, son complet bleu sortait de chez le bon faiseur. Alors qu'on n'en était encore qu'au vendredi, il avait – déjà ! – des chaussures aux pieds. Il portait même une cravate, un ruban aux couleurs vives. Il avait un air de citadin qui eut le don de provoquer l'exaspération de Tom. Plus Tom le regardait, plus il se donnait l'air de dédaigner une telle

1. Saint Petersburg : ville fictive, inspirée de Hannibal, dans l'État du Missouri, où Mark Twain a grandi.

élégance, et plus son propre accoutrement lui paraissait minable et débraillé. Ni l'un ni l'autre n'ouvrait la bouche. Si l'un avançait, l'autre avançait, mais de côté, de sorte qu'ils tournaient en rond. Ils ne se quittaient pas des yeux. N'y tenant plus, Tom finit par dire :

– Je ne serais pas en peine de te flanquer une raclée, tu sais.

– Eh bien, je voudrais voir ça.

– Ce n'est pas ça qui me gêne.

– Essaie un peu.

– Tu vas voir.

– Je t'en défie.

Un silence inquiétant s'ensuivit. Puis Tom :

– Comment t'appelles-tu ?

– Ça ne te regarde pas.

– Mettons que ça me regarde.

– Eh bien, prouve-le.

– Un mot de plus et je...

– Voilà un mot, voilà deux mots, voilà trois mots.

Et alors ?

– Ne fais pas le malin ; je te rosserais d'une main si je voulais.

– Ce n'est pas le tout de le dire.

– Je le ferai si tu continues.

– J'en ai vu plus d'un comme toi.

– Pour qui te prends-tu, malin ? Oh ! ce chapeau !

– Si mon chapeau ne te plaît pas, tant pis pour toi. Je te défie de me l'enlever, tu verras ce que tu vas prendre.

– menteur.

- Menteur toi-même.
- Le plus menteur des deux...
- Prends garde.
- Si tu ne te tais pas je t'envoie un pavé sur la tête.
- Que tu dis.
- Je le ferai.
- Tu dis tout le temps que tu vas le faire et puis tu ne le fais pas. Tu as peur ?
- Non, je n'ai pas peur.
- Tu as peur.
- Je n'ai pas peur.
- Tu as peur.

Nouveau silence, nouvelles manœuvres de côté ; les adversaires se mesurent du regard. Les voici épaule contre épaule. Tom reprend :

- Va-t'en de là !
- Va-t'en toi-même.
- Je ne m'en irai pas.
- Eh bien, moi non plus.

Tous deux, arc-boutés sur une jambe, se poussent l'un l'autre de toutes leurs forces en échangeant des regards haineux. Mais ni l'un ni l'autre ne peut prendre l'avantage. En nage, le sang à la tête, chacun relâche son effort avec une sage lenteur. Puis Tom dit :

– Tu es un lâche et un poltron. Je le dirai à mon grand frère ; il peut te flanquer par terre d'une chique-naude, lui ; tu verras ça.

– Je m'en fiche pas mal de ton grand frère. J'ai un frère plus grand que lui ; il te fera passer par-dessus la clôture et en moins de deux encore.

Inutile de dire qu'il n'y avait pas plus de grand frère d'un côté que de l'autre.

– menteur.

– Ce n'est pas parce que tu le dis que j'en suis un.

De son orteil Tom traça une ligne dans la poussière et dit :

– Je te mets au défi de dépasser cette ligne. Si tu la passes je te flanquerai une tripotée dont tu te souviendras longtemps ; et capon qui s'en dédit¹ !

Le nouveau venu s'empressa de franchir la ligne interdite.

– Tu as dit que tu me rosserais, il faut le faire.

– Ne me touche pas ; prends garde.

– Tu as dit que tu le ferais ; eh bien ! vas-y.

– Pour deux sous je le fais.

L'autre fouilla dans sa poche, prit les deux sous et les tendit d'un air moqueur à Tom qui les jeta par terre. Aussitôt les deux gamins s'empoignèrent et roulèrent dans la poussière, cramponnés l'un à l'autre comme deux chats. Pendant toute une minute ils se tirèrent les cheveux, déchirèrent leurs vêtements, échangèrent les horions² et les égratignures, se couvrant de poussière et de gloire. La mêlée eut une fin ; et du brouillard de la bataille Tom émergea à califourchon sur son adversaire qu'il martelait de coups de poing.

– Dis « Assez ! ».

1. Capon qui s'en dédit : formule concluant un marché, visant à engager les deux parties à respecter les termes du contrat.

2. Horion : coup violent.

L'autre se débattait pour se dégager. Il pleurait, mais surtout de rage.

– Dis « Assez ! ».

Et les coups de poing redoublèrent. D'une voix étouffée, le nouveau venu finit par dire : « Assez ! »

Tom le laissa se relever et lui dit :

– Que cela te serve de leçon. Avant de te moquer du monde tâche de savoir à qui tu as affaire.

L'autre quitta le terrain en secouant la poussière de ses vêtements, en pleurant, en reniflant ; de temps en temps il regardait derrière lui, hochait la tête et proférait à l'égard de Tom les menaces les plus terribles pour « la prochaine fois qu'il l'attraperait ». Tom ricana et partit de son côté, la tête haute. Aussitôt que Tom eut le dos tourné, le nouveau venu ramassa une pierre, la lança et atteignit Tom entre les deux épaules ; après quoi il s'enfuit à toutes jambes. Tom poursuivit le traître jusque chez lui, ce qui lui valut de savoir où il demeurait. Il resta un certain temps à la grille, mettant l'ennemi au défi de sortir ; l'ennemi se contenta de lui faire des grimaces derrière la vitre et déclina l'invitation. La mère de l'ennemi parut ; elle traita Tom de méchant, de vicieux et de mal élevé, et lui intima l'ordre de s'en aller. Tom obtempéra non sans avoir accablé son adversaire de ses dernières invectives¹.

Il rentra tard ce soir-là ; et quand il essaya de passer par la fenêtre, il tomba dans une embuscade tendue par sa tante. Lorsque la vieille dame vit dans quel

1. Invective : discours violent et injurieux.

état étaient les vêtements de son neveu, elle n'hésita plus, et la résolution qu'elle avait prise de transformer le congé du samedi après-midi de Tom en une demi-journée de travaux forcés devint inébranlable.